

Quoi qu'il en soit, on aurait aimé disposer au moins d'une reproduction fidèle de ce beau texte de Taine, offrant la pagination de l'édition de référence. Au lieu de cela, on a sous les yeux un texte parasité. Outre d'incompréhensibles coquilles de toute espèce, on relève de nombreuses altérations plus graves (mot pour un autre : « cette loi unique » pour « une loi unique », dès la Préface; membre de phrase disparu : « Ainsi, Tite(-)Live reçut de sa famille <comme de sa patrie> l'éducation politique et oratoire », p. 48; etc.), des mots latins écorchés (par ex. p. 49, n. 29) et tous les termes grecs laminés lors d'une mue sauvage des polices de caractères (bel exemple à la p. 193).

Cette publication passe à côté de l'essentiel. On espérait redécouvrir un penseur brillant du XIX^e siècle penché, à une époque critique de l'histoire de France (et de l'Europe), sur une période charnière du monde antique telle que la percevait un des plus grands esprits du moment, qui plus est hanté par le passé. Notre discipline aurait pu tirer les plus grands profits de l'étude de Tite-Live par Taine si elle avait été revue à l'aune de ce que l'on sait aujourd'hui de l'un et de l'autre. On ne peut donc qu'encourager à relire l'*Essai sur Tite Live* dans l'édition de 1896 et à préparer activement 2012. On pourra alors fêter le bimillénaire de la disparition du grand historien romain. Mais les retardataires pourront encore se manifester en 2017, puisque le doute subsiste sur la date exacte de sa mort.

Claude BAURAIN

• *Villages et villageois au Moyen Âge et Le clerc séculier au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992 et 1993.

Ces deux volumes constituent respectivement les actes des XXI^e (Caen, juin 1990) et XXII^e congrès (Amiens, juin 1991) de la Société française des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public.

La scène de semailles de la tapisserie de Bayeux orne la couverture du premier recueil, comme pour rappeler que l'exploitation de l'iconographie pour l'étude du terroir a renouvelé plus d'un dossier. Il en va de même de l'archéologie qui a permis des progrès énormes dans la connaissance des villages et de leurs communautés. « On nous a invités à compter les os de poulets, à sonder les tombes, à scruter les trous de poteaux », écrit R. Fossier (p. 209).

Si la personnalité juridique et la conscience collective sont prises en considération, c'est après l'époque carolingienne, au Xe siècle au plus tard, que se situe la naissance du village, la paroisse carolingienne ayant joué un rôle de facteur de cohésion pour la communauté rurale naissante.

C'est Adriaan Verhulst qui ouvre le congrès de Caen et Robert Fossier qui le clôt, ces deux grands spécialistes de l'histoire rurale donnant son unité au volume des actes. Avec humour et subtilité, ils se lancent, l'un et l'autre, des interrogations non résolues. Il est vrai que le paysage rural varie, selon que l'on est à Byzance, en Aragon, en Bretagne, en Gascogne, dans le Nord, à Toulouse ou à Coutances. De toutes ces contributions, on nous permettra de ne retenir que celle de Françoise Piponnier sur le village forézien d'Essertines. Très significative des progrès accomplis dans le domaine de l'histoire rurale, cette étude nous fait penser aux remarquables travaux d'André Matthys sur le sud du Luxembourg, en particulier sur Sugny, étudié dans le catalogue de l'exposition *Archéologie en Ardenne* (Vresse-sur-Semois, 1991) et dans les *Mélanges Georges Despy* (Liège, 1991, p. 465-502). La même grille de recherches est mise en exploitation, et maisons, techniques, outillage, vie quotidienne surgissent du sol et de l'image.

Le thème choisi pour le congrès de 1991 – *Le clerc séculier au Moyen Âge* – était diversifié à souhait. « Quel écart, en effet, écrit Francis Rapp (p. 9) entre un chanoine disposant d'une bonne prébende en ville et le prêtre-filleul d'un hameau montagnard ! » De ces clivages se dégagent pourtant des traits communs, qui se concrétisent essentiellement par la jouissance d'un statut apportant immunité judiciaire et fiscale, défini et protégé par le droit canon.

Il n'est pas possible de présenter ici toutes les communications rassemblées dans ce volume, presque chaque auteur ayant focalisé son propos sur un lieu géographique déterminé. Aux dires mêmes des éditeurs, on est encore loin d'un ouvrage d'ensemble sur le clergé séculier au Moyen Âge, mais des lignes de force s'y trouvent tracées.

Qu'est-ce qu'un clerc ? La belle miniature du pontifical d'un évêque d'Auxerre qui orne la couverture de l'ouvrage répond à la question : elle montre l'évêque pratiquant la tonsure *ad clericum faciendum*. Quant au clerc séculier, il se définit par opposition au régulier, et c'est au XII^e siècle que le pas est franchi dans le vocabulaire. « Un texte illustre clairement cette nouvelle classification du

peuple ecclésial; il s'agit du *Libellus de diversis ordinibus*, rédigé probablement vers 1130 par un chanoine régulier de Liège. Ce petit traité présente probablement une des premières occurrences du mot "séculier" en son sens catégoriel (A. Boureau, p. 39).

La question de l'idéal et de la formation du clergé séculier est au cœur des débats. N. Berioux étudie la prédication synodale au XIII^e siècle d'après l'exemple cambrésien (p. 229-247) et A. Rucquoi la formation culturelle du clergé en Castille à la fin du Moyen Âge (p. 249-262). Pour résoudre ces problèmes, les statuts synodaux et les visites pastorales constituent des documents de base.

L'image du clergé est perçue à travers la prédication synodale d'un archevêque de Bordeaux († 1158) (J.-H. Foullon, p. 46-60), à travers des recueils d'*exempla* (M.-A. Polo de Beaulieu, p. 61-80) ou à travers une *Vita*, document exceptionnel sur le ministère pastoral en Frise d'un prêtre du XIII^e siècle, analysée avec une grande compétence par H. Platelle.

Des définitions de certaines fonctions exercées par les prêtres séculiers sont proposées : les chapelains de chapellenies par J. Avril (p. 121-133), les *pueri chori* ou clergeons par P. Demouy (p. 135-149)...

Un programme du CNRS (*Fasti Ecclesiae Gallicanae*) est en train d'établir les listes chronologiques des notables ecclésiastiques séculiers des diocèses médiévaux qui couvrent l'espace de la France actuelle, du XIII^e au XV^e siècle; E. Mornet effectue le même travail pour la Suède (p. 203-213).

L'aspect quantitatif n'a pas été négligé : V. Tabbagh (p. 181-190) s'intéresse aux effectifs et au recrutement du clergé séculier français à la fin du Moyen Âge et A. Saunier (p. 215-227) étudie les clercs et religieux d'après les comptabilités de deux maisons hospitalières d'Orléans et de Soissons au XV^e siècle.

Enfin, J.-Ch. Picard met en évidence les aspects archéologiques des recherches sur les chanoines des cathédrales en France (p. 191-202), tandis que C. Vincent évoque l'aspect associatif (p. 263-274).

Philippe GEORGE

• GARRISSON Janine, *Marguerite de Valois*, Paris, Fayard, 1994.

Enfin un livre sur la reine Margot sans le portrait d'Isabelle Adjani en couverture ! Enfin une biographie écrite par une historienne de métier, et même par une des meilleures spécialistes de la seconde moitié du XVI^e siècle français, la période la plus troublée sans doute de l'histoire de France. J. Garrisson raconte la vie de « celle que l'on nomme la reine Margot » et s'efforce de montrer que la fille de Catherine de Médicis n'était pas tout à fait cette « femme de scandale et de volupté » que l'on s'est plu à imaginer. Elle s'appuie notamment sur une source conservée aux Archives nationales de Paris, les comptes de la maison de Marguerite de France (1572-1615), et sur les Mémoires dont Marguerite de Valois commença la rédaction alors qu'elle avait plus de quarante ans [nouvelle édition établie par Sylvie Rozenker, Toulouse, Éd. Ombres, 1994]. Contrairement à É. Viennot (*Marguerite de Valois. Histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993), J. Garrisson s'intéresse essentiellement au destin de cette fille, sœur et femme de roi qui n'eut droit qu'aux « miettes du pouvoir », n'ayant pu agir comme une souveraine et jouir intensément de ce rôle que pendant son bref séjour dans nos régions, en juillet et en août 1577.

Auteur d'un bon livre sur *Les Protestants français au XVI^e siècle* (Paris, Fayard, 1988), J. Garrisson connaît admirablement l'histoire des réformés en France, une histoire qu'elle présente comme un échec, puisque les protestants, qui étaient deux millions à la mort de Calvin, ne sont plus qu'un million sous Henri IV. Elle est malheureusement beaucoup moins bien informée sur nos régions. Si l'équipée de Marguerite à destination des eaux de Spa lui permet de « pousser sur l'échiquier flamand la tour de son frère Alençon », l'épouse d'Henri de Navarre, en effet, sauf jusqu'à Valenciennes, n'effectue nullement un « périple flamand » (p. 137) ou un « voyage en Flandres », pas plus qu'elle ne rencontre les « Flamands de Mons » (p. 130). Depuis quand Namur et Liège sont-elles, au XVI^e siècle, deux « villes espagnoles des Flandres » (p. 88), faisant partie du même pays (voir p. 132), les « Pays-Bas du Sud » (p. 138), un pays dont l'auteur nous dit, reprenant les termes de Marguerite, qu'il est traversé par une « rivière » qui arrose également « Dinan » (p. 136) ? Mme J. Garrisson n'est vraisemblablement jamais venue en Belgique, elle n'a manifestement jamais mis les pieds à Liège, ville à propos de laquelle elle évoque « les cieux brumeux du plat pays » (p. 93), elle n'a vu ni le « palais splendide » du prince-évêque (dont elle ne cite même pas le nom) ni « le bourg crotté » d'où jaillissent les eaux que